

Québec français



Alexandre Voisard Écrivain jurassien

Henri-Dominique Paratte

Number 67, October 1987

Francophonie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45313ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

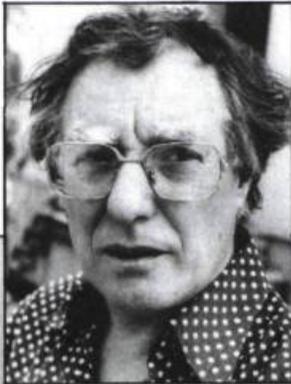
[Explore this journal](#)

Cite this article

Paratte, H.-D. (1987). Alexandre Voisard : écrivain jurassien. *Québec français*, (67), 76–79.

ALEXANDRE VOISARD ÉCRIVAIN JURASSIEN

henri-dominique paratte



L'homme

Parler d'Alexandre Voisard, c'est évoquer d'abord un coin de pays précis, aussi lié à l'œuvre de son auteur que la région du Comtat Venaissin et de Sorgues l'est à l'œuvre de René Char. Pour Voisard, ce coin qui donne au monde sa signification, pays d'enfance auquel il est resté fidèle depuis qu'il y est revenu en 1954, est le Nord du Jura suisse, et plus particulièrement la région autour de Porrentruy. Cette ville, proche de la France, a connu nombre d'entreprises culturelles, entre autres celle des Éditions des Portes de France entre 1940 et 1946, et celle de la troupe des « Malvoisins », acteurs et poètes dont Voisard était l'un

des plus notables, entre 1954 et 1974. À Porrentruy, Voisard a été non seulement poète et acteur, mais aussi étudiant au collège, libraire, député, sans parler d'une enfance dont il ne cache pas le côté « citadin », même si la campagne d'Ajoie était toute proche. Porrentruy, c'est incontestablement le premier lieu de l'homme comme de l'œuvre :

« Cette ville a toujours été mon port, le nid de mes passions, le lieu des rencontres et des découvertes décisives, la topographie des amitiés, mon recours dans les détresses au temps de mon exil... Quels Bruntrutains n'ont-ils pas vécu leurs primes émotions d'adolescents derrière l'église, lieu panique des premières cigarettes, des premiers baisers, des premiers corsages entrouverts, des premiers vertiges ? »

Le « clan » Voisard était originaire, cependant, d'un petit village voisin, Fontenais, où Voisard habite aujourd'hui avec sa famille², faisant l'aller-retour pour aller travailler à Delémont, cette ville devenue capitale depuis 1974 de la « République et Canton du Jura » dont il est, après des années de militantisme en faveur du nouveau canton, le « délégué aux affaires culturelles ». Berceau de la famille Voisard, Fontenais a droit à figurer dans le *Guide culturel de la Suisse* par son château, « construit au milieu du XVIII^e siècle avec ses bulbes surmontant des tours rondes, création du rococo³ » ; mais les intérêts du poète, que ses amis surnomment familièrement « coco », de la branche « quéquan »⁴ (pour la distinguer des « Patrix », « diodo », ou autres « colas voisai ») sont plus tournés vers le paysage d'Ajoie, champs et chants d'oiseaux, que vers l'architecture du château, — encore que Voisard éditorialiste ait largement couvert le domaine des arts visuels de son Jura, collaborant à l'occasion avec des peintres ou des photographes ; outre l'appui qu'il apporte aujourd'hui aux divers créateurs en tant que responsable de la politique culturelle pour son canton, on lui doit de nombreux articles sur les arts visuels dans les *Actes de la Société jurassienne d'émulation*⁵, dans la revue *Jura pluriel*⁶, sans oublier les textes de *Façons d'autrefois*⁷, le volume *Liberté* où les éclats poétiques s'allient aux lithographies explosives de Jean-François Comment⁸, et les incursions de l'écrivain lui-même dans le domaine visuel, qu'il s'agisse des jeux exposés dans « Lie et Ratures », ou des dessins oniriques commentés dans le « Petit Vademecum de l'homme du commun »⁹. Mais ce sont avant tout les paysages d'Ajoie qui incarnent une présence fondamentale pour celui qui sait herboriser, suivre les animaux à la trace, et dont toute la poésie s'insère dans une volonté d'association avec l'espace environnant qu'il soit végétal, animal ou humain.

Besoin de solidarité

L'une des clefs de l'œuvre est un *besoin de solidarité*, en dépit de la solitude récurrente qui menace sans cesse de sa nuit tout élan créateur. Cette volonté profonde était très nette dès le premier recueil, *Écrit sur un mur*, paru en 1954, où le poète célébrait avant tout la force de l'Amour, amour humain ou amour du monde : « Chaque printemps nous nous aimions. Et chaque printemps une belle folie dansait derrière les forêts, entre les ombres crasseuses du crépuscule. Aucune famille de fleurs n'ignorait le silence de l'amour. Un jour nous découvrimés

les mailles du soleil. C'est alors que nous apprîmes aux petites herbes à parler de bonheur¹⁰. »

Elle est toujours présente dans un poème de 1984, intitulé « Sérénade des Herboristes », dans laquelle les fleurs choisies répondent tout à fait délibérément à ce désir profond de rejoindre les autres, les images naturelles agissant en contrepoint de notations industrielles synonymes d'isolement et de dépersonnalisation ; il est évident, pour quiconque lit Voisard, que son univers n'est pas un univers d'usines, de villes, de macadam et de béton : « Compagnon blanc ° compagnon rouge ° tisserands désœuvrés des clairières... ° laissez-nous les soucis les blâmes ° les creux de vague vers l'usine ° ne souillez pas vos cols en vain ° saluez-nous seulement ° quand nous sortons du bois ° en titubant comme des perdrix plombées ° dites-nous un bonjour en passant ° compagnon rouge ° compagnon blanc¹¹. »

Parcours poétique

Pourtant, d'une manière qui n'est pas sans ressembler à celle de René Char, maître reconnu et admiré (« J'ai un peu de René Char en moi... »¹²), l'œuvre n'est pas ici simple célébration d'une terre ou d'un paysage. À travers la relation intensément vécue avec le pays, à travers les images nées de ce paysage spécifique et de la conscience humaine dans un rapport dynamique et perpétuellement mobile, c'est un *parcours* poétique qui se précise et trouve sa voix, unique et essentielle. Dire le Jura, c'est avant tout sentir et révéler « les palpitations secrètes de ce pays, ses élans, ses angoisses, ses traits de génie, ses hésitations, ses repliements », reconnaître que ce panorama « change continuellement », qu'il « bouge »¹³. *La parole voisardienne ne saurait se satisfaire d'un univers statique, de recettes toutes faites*. C'est à partir de

cette relation fondamentale qu'elle a pu devenir militante aussi bien que se faire sensuelle, libératrice autant que descriptive, empreinte de romantisme autant que d'ironie, allier le tragique au comique dans l'espace de ces textes et recueils courts dans lesquels l'imagination de Voisard se meut aisément, subtil alliage d'éléments de vie personnelle et de cette sensibilité collective si particulière à l'intuition poétique. Quoi de plus naturel, dans le poème précédent, que l'image du tisserand et l'image de l'usine, Voisard ayant travaillé dans plusieurs usines, en particulier une dizaine d'années comme cadre dans une usine textile ? Quoi de plus naturel, dans *les Deux versants de la solitude*, que de voir surgir l'aubergiste, figure fondamentale dans les villages jurassiens, devenu tout à coup, par la magie de l'imaginaire voisardien, créature surhumaine et porte-parole du Père, garant de la transmission des secrets de l'univers ? C'est que l'œuvre s'élabore à partir de la vie, vécue tout autant que rêvée, et que les textes deviennent en quelque sorte les fragments d'un « journal de vie » éclaté, les carnets secrets d'un parcours unique et prodigieusement sensible aux êtres et aux choses : « L'aubergiste qui mourut le mois dernier, voici qu'il vient de se dresser au milieu des sapins. Il passe une main tremblante dans ses cheveux puis il s'élançait vers la vallée... »

Dans sa poitrine une chanson nouvelle gronde, couplets d'amertume et de fureur, où il est question d'orage et de phosphorescence à la pupille fauve de l'orvet¹⁴. »

Unité de l'œuvre

Ce parcours, essentiellement poétique, doit sa force à une profonde unité, qui pourtant n'empêche pas l'écrivain de faire l'expérience de formes nouvelles : si les premiers recueils font appel à une forme proche de Char (paragraphe courts, phrases mélodieuses et volontiers cryp-

tiques), on atteint par contre au récit poétique avec un texte comme *Louve* (1972), aux nouvelles cocasses et délicieusement absurdes avec *Je ne sais pas si vous savez* (1975), à des nouvelles mi-réelles mi-surréelles avec *Un train peut en cacher un autre* (1979), dont les jeux d'atmosphère et de langages annoncent déjà le roman court paru en 1984 sous le titre de *l'Année des treize lunes*. Mais Voisard s'est surtout fait connaître par un texte plus essentiel par son message, vibrant de liberté contenue, que par le côté novateur de sa forme : avec *Liberté à l'aube* (1967) la voix du poète et la voix du Jura coïncident, l'espace d'un éclair sur le rideau sombre du ciel d'une oppression bernoise qui ne tardera pas à se déchirer avec la naissance du canton du Jura. Au point que les anthologies réduisent encore trop aisément Voisard à cette image de poète « militant », de créateur d'identité : si *Liberté à l'aube*, *Liberté* et d'autres textes de la même époque ont bien, pour le Jura, fonction créatrice comme parent l'avoir pour le Québec *l'homme rapaillé* de Gaston Miron ou *l'Ode au Saint-Laurent* de Gatien Lapointe¹⁵, donnant voix à une terre jurassienne qu'oubliait facilement le reste de la Suisse romande (elle-même souvent oubliée par la France, pourtant toute proche), même s'il est impossible de ne pas vibrer, aujourd'hui encore, à ces vers qui, déclamés lors des fêtes du peuple jurassien, frappaient de plein fouet l'Ours bernois, il ne faudrait pourtant pas « réduire » Voisard à ces seuls traits, quelle qu'en soit la force :

« Mon pays de cerise et de légende
Rouge d'impatience, blanc de courroux,
L'heure est venue de passer entre les
[flammes

Et de grandir à tout jamais
Ensemble sur nos collines réveillées.
Mon pays d'argile, ma liberté renaissante,
Ma liberté refluant, mon pays
[infronçable,

Mon pays ineffacé, ineffaçable,
Ivre du bond sans retour et farouche
De ta liberté nue¹⁶. »





Voie intérieure

La voix poétique peut, en effet, se faire plus douce, plus régulière, plus intime : c'est le cas dans *les Rescapés*, paru en 1984, dans lequel le poète fait le point pour lui-même, même si l'œuvre est toujours ouverte puisque seule la mort ou le silence pourront y mettre un terme :

« Je tiens conseil à minuit
j'étale des papiers familiers
sous mes yeux incrédules
je salue mes chimères
je leur lis le procès-verbal
seul avec moi-même
je me fais face...^{17.} »

N'en déduisons pas pour autant que l'œuvre de Voisard se soit, après l'autonomie de son Jura¹⁸, repliée sur elle-même : ce serait impossible, dans la mesure où la relation avec le pays est aussi essentielle que la relation avec la mère, dont la sensualité symbolique colore toute l'œuvre de Voisard d'un érotisme délicat. Parmi les textes-confidences en prose, « Petite Marche de nuit » offre une vision

particulièrement saisissante de ce rapport :

« J'habite un pays maternel. J'y vis, j'y dors, j'y mange, j'y remue comme dans le ventre d'une mère. Je rêve donc, la tête en bas naturellement tournée vers ce qui s'écoule, et je vois ma mère me verser un lait aigre-doux avivant mon goût pour l'aphorisme et la légende... »

Il y a entre mon pays et moi des liens obscurs que les années ne parviennent ni à rompre ni à éclairer. Complicité incestueuse du chantre et du blason, de l'orage et du poète, ou encore de l'amante et de son parfum^{19.} »

Cheminement de l'œuvre

Les premiers recueils de Voisard, ceux des années cinquante, *Écrit sur un mur* (1954), *Vert paradis* suivi de *Préface aux testaments de l'ermite* (1955), jusqu'à *Chronique du Guet* (1961) s'ouvriraient, à travers un cheminement allant jusqu'au mysticisme de la quête et de l'initiation amoureuse, sur cet espace que Char définissait comme « la contre-terreur » :

« Cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, ... cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé » ; en d'autres mots, une « pesanteur bien répartie²⁰ » à travers laquelle la parole poétique pouvait prendre son essor, trouver — c'est là l'important — à qui s'adresser, tout autant que quoi dire. Le poète trouve sa « raison d'être » dans une parole à donner à son pays. Cette tâche devenait par la suite d'autant plus impérieuse que, — tout comme l'œuvre de Char s'inscrivait sur le fond de terreur, d'Apocalypse et de néant qu'avait connu la France résistante, — le pays, le Moi poétique, la confiance en la parole même étaient menacés d'étouffement, de marginalisation, d'anéantissement. Jacques Chessex, romancier par excellence de la morbidité qui afflige volontiers l'âme romande, n'a pas manqué de remarquer chez Voisard ces hameaux désertés qui hantent obstinément l'œuvre, de *Chronique du Guet à Louve* (1972), hameaux révélateurs d'un pays absent, dont le vide même suscite la parole du poète ; mais Chessex, à propos de *Louve* (en qui plusieurs critiques voient volontiers le chef-d'œuvre de Voisard) relève fort bien à quel point ce « lieu » est aussi le lieu de tous les possibles, l'espace imaginaire à partir duquel Voisard réussit à se mouvoir aussi aisément dans la légende que dans le réel (souvent indiqué par une certaine verdeur de langage), dans l'érotique comme dans le tragique, dans l'enfance comme dans le monde adulte : « ... tout se passe comme si Alexandre Voisard, exaspéré d'avoir à défendre et à chanter son Jura menacé depuis des années, avait ici cherché, sous le territoire réel, une autre contrée, un autre espace, produit de ses songes et de son désir d'un espace oublié... Ici tout peut surgir. Tout est encore possible... Ce pays enfoui efface tout. Ici nul devoir, l'absence absout, l'errance délivre. C'est le pays de l'aventure et du poème^{21.} »

Œuvre de liberté

Les textes en prose, contes, nouvelles et roman, marquent bien à quel point l'œuvre de Voisard reste avant tout l'œuvre de la liberté. Les contes, délicieusement absurdes, retournent cul-par-dessus-tête cet « intertexte » que constituent images de la réalité vécue, allusions littéraires, réflexions philosophiques apparemment profondes, et tout autre élément propice à un surréalisme bon enfant, le dissèquent mine de rien, et nous le restituent par petites touches, de façon souvent fort irrévérencieuse : « *Les Moustaches de Dali*. — Ah ! On a beau tourner en rond sans fin, on en arrive tout de même à avancer d'un poil, mais avec quelle lourdeur, quelles douleurs, quelles

boîtiers. Serait-on un grand Comanche, familier des pistes secrètes et des traces, qu'on n'en afficherait pas moins un regard blême. J'en étais là de mes rêveries lorsque, montrant mon cul à la ville encore endormie, je sentis devant moi quelque part une présence obsédante. C'était Maître Corbeau, le roi des animaux sur la gare perché, tenant dans son bec une rose savonnette...²² »

Certains sont surpris de découvrir un Voisard facétieux, se livrant même avec délices à la parodie (dans le premier texte d'*Un train peut en cacher un autre*, par exemple²³), se moquant des usages sociaux les plus typiquement suisses (dans « le Club des Robert », entre autres²⁴), jouant sur une série d'ambiguïtés au travers de textes surréalistes dans lesquels le réalisme terrien semble avoir mis au pas les élans mystiques qui pouvaient animer André Breton et ses amis (ainsi dans « la Druidesse en pleurs », où une étonnante Éléonora Currington échappe mystérieusement au gratte-plume astucieusement dénommé André Buvard). Dans le roman *l'Année des treize lunes*, s'il y a bien une quête — celle d'un mystérieux trésor qui justifie aussi le titre du roman, — celle-ci, très vite, n'apparaît que comme prétexte à aventures cocasses d'adolescents confrontés à l'invraisemblance du monde. Que le roman se passe en France peut sembler d'autant plus étrange à ceux qui ne voulaient voir en Voisard qu'un poète du Jura militant : mais la Franche-Comté, toute proche, dans laquelle l'adolescent Voisard faisait des incursions au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, n'est-elle pas un peu terre voisine, et, en même temps, terre de toutes les aventures possibles ?

Éditer en Suisse

On murmure que ce livre n'a pas été un bien grand succès commercial pour les Éditions de l'Aire, auxquelles Voisard a confié ses manuscrits depuis que Bertil Galland, grand découvreur de talents et rassembleur d'écrivains venus de diverses régions de Suisse romande, a fermé les portes de sa maison d'édition en 1983. Peu importe, en un sens, à Alexandre Voisard : en faisant le choix de publier en Suisse, de ne pas chercher à « faire carrière » à Paris, en s'attachant à un certain surréalisme au moment où existentialisme et « engagement » sartrien faisaient fureur, en suivant son propre parcours, rejoignant pour un moment un combat qui lui était vital mais sans s'y enfermer, il savait, dès le départ, qu'il n'atteindrait pas à l'univers des « locomotives » et autres « best-sellers », mais incarnerait un élément d'humanité essentiel. Ceux qui le lisent ne peuvent s'empêcher de vibrer avec lui pour ceux qu'il aime avant tout,

les faibles, les déshérités, les animaux, les adolescents, tous ceux et toutes celles que la vie blesse en premier lieu, irrémédiablement parfois. Ceux qui le lisent découvrent un parcours où l'ironie, sans méchanceté, sait tempérer le sérieux de la quête, sans que soit jamais reniée l'appartenance à un coin de terre dont il est devenu, de loin, le plus grand porte-parole en poésie, en prose, et même, à lire ce que disent certains de ses personnages, au niveau de la littérature orale d'aujourd'hui. Car Voisard, poète, délégué aux affaires culturelles, journaliste et critique, a été aussi, des années durant, un fabuleux et envoûtant acteur, même si nous ne lui devons pas encore de pièces de théâtre. Il est vrai que, si l'on en connaît le point de départ, il serait trop tôt pour juger le point d'arrivée : cette œuvre, volontairement ouverte à tous les possibles par sa nature même, est toujours ouverte, et nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

1. Alexandre VOISARD, « Une ville comme une boîte à souvenirs », *Jura pluriel*, n° 3 (printemps-été 1983), p. 26. Les « Bruntrutains » sont les habitants de Porrentruy.

2. Avec sa femme, Thérèse, d'origine franco-comtoise, Alexandre Voisard a eu cinq enfants. Le poète a toujours insisté sur le fait que la paternité avait été pour lui une expérience heureuse.

3. FLÜELER, GLOOR et RUCKI, *Guide culturelle de la Suisse*, Éditions Ex Libris, Zurich, 1982, p. 142.

4. Le surnom « quéquan » est évidemment un surnom venu du patois jurassien ; il est pourtant difficile de savoir si on doit le rapprocher de « quelqu'un » en français standard, ou de « quéquier », verbe associé à la parole.

On notera aussi que, dans l'ensemble, le patois jurassien — comme tous les patois — malgré un certain nombre de cercles de défense entretenant sa survie, est aujourd'hui peu parlé. Selon Voisard, la génération-limite, celle qui a perdu l'usage du patois au profit définitif du français, serait la sienne. On pourra lire à ce sujet « les Dits de ma mère », dans le volume *le Pays, la Langue*, Éditions du Pré-Carré, Porrentruy, 1985, p. 101-111.

5. Fondée en 1847, cette société, que l'on peut comparer à l'Institut canadien au Québec, réunit dès le départ politiciens, littérateurs, historiens et scientifiques. Ses Actes annuels publient aussi bien textes scientifiques que création littéraire et compte rendus divers : Alexandre Voisard y participe régulièrement à partir de 1960. La Société patronnera en outre diverses anthologies et ouvrages collectifs, en particulier la remarquable *Anthologie jurassienne* de 1964-1965, dirigée par P.-O. Walzer ; elle attribue également un prix littéraire, dont Alexandre Voisard est en 1955 le premier lauréat.

6. Revue semestrielle, d'ordre général et culturel, publiée sous l'égide de Pro Jura depuis 1982, Alexandre Voisard assumant la charge de rédacteur.

7. Texte d'Alexandre Voisard, photos de Jacques Bêlat, Éditions Pierre Demaurex, Lausanne, 1981.

8. Éditions Libres, Porrentruy, 1970. Six poèmes, six lithographies, tirage à 100 exemplaires.

9. On trouvera des reproductions de certaines planches dans Henri-Dominique PARATTE, *Alexandre Voisard*, Éditions Universitaires, Fribourg (Suisse), 1986.

10. A. VOISARD, *Écrit sur un mur*, Éditions du Provincial, Porrentruy, 1954. (La maison d'édition avait été faite « sur mesure » pour publier les premiers textes de Voisard). Le texte figure dans la sélection faite avec A. Voisard pour Henri-Dominique Paratte, *Alexandre Voisard*, Éditions Universitaires, Fribourg (Suisse), 1986, p. 145.

11. Alexandre VOISARD, « Sérénade des herboristes », dans *les Rescapés*, Éditions de l'Aire, Lausanne, 1984, p. 44.

12. Entretien du 30 juillet 1982 avec Arnaud BÉDAT, pour *le Démocrate*, Delémont ; cité dans Paratte, 1986 [cf. note 5], p. 72.

13. Alexandre VOISARD, « le Jura façonne son destin », cité dans Paratte, p. 55.

14. Alexandre VOISARD, « l'Heure propice », dans *les Deux versants de la solitude*, Cahiers de la Renaissance Vaudoise, 1969, p. 34.

15. On peut d'ailleurs, lorsqu'on s'intéresse aux équivalences entre les littératures francophones, comparer utilement les dates : 1957 pour le texte de Miron, 1963 pour celui de Lapointe, 1967 pour le texte de Voisard. La prise de conscience de l'identité et du rôle de la poésie et d'une vision du monde spécifique dans la définition de celle-ci se fait ainsi, à quelques années près, en même temps dans différentes régions du monde francophone.

16. Alexandre VOISARD, *Liberté à l'aube*, nouvelle édition, Bertil Galland, Vevey, 1980, p. 45.

17. A. VOISARD, « Séance nocturne », dans *les Rescapés*, Éditions de l'Aire, Lausanne, 1984, p. 9.

18. La date du vote sur l'autonomie est le 23 juin 1984 ; l'autonomie effective du canton du Jura (la partie nord du Jura historique) suivit la ratification, en 1978, de cette autonomie par l'ensemble du peuple suisse.

19. Alexandre VOISARD, « Petite Marche de nuit », dans *Liberté à l'aube*, nouvelle édition, p. 75.

20. *Op. cit.*, préface d'Yves Berger, citation de René Char, p. 9.

21. Jacques CHESSEX, *les Saintes Écritures*, Éditions Bertil Galland, Vevey, 1972, p. 199-200.

22. Extrait de *Je ne sais pas si vous savez*, cité dans le choix de textes de Paratte, 1986, p. 186.

23. « Marquise d'amour me font », parodie tournant autour des intérêts littéraires de Pierre-Olivier Walzer, l'un des grands intellectuels et critiques littéraires du Jura, qui fut aussi l'un des premiers à encourager Alexandre Voisard à écrire.

24. Dans *Un train peut en cacher un autre*, Éditions Bertil Galland, 1979, p. 25-57. On en trouve un extrait dans Paratte, 1986, p. 191-194.